

Abonnements 3 mois 6 mois Un an Nord et Départements limitrophes 4 fr. 50 9 fr. 15 fr. Autres départements 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.

Le Numéro 5 Centimes Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger

Samedi 2 MAI 1908

La vérité nécessaire

Voilà le Maroc allumé par les deux bouts. C'est bien ce que nous n'avons cessé d'annoncer dès la première heure. Il était impossible que la marche de nos colonnes s'avançant à près de cent kilomètres à l'intérieur ne propagât pas un vaste ébranlement. En se portant jusqu'à Settat, jusqu'à la limite extrême de la région des Chaouias, les forces françaises se heurtaient nécessairement aux contingents marocains de Moulay-Hafid. D'autre part, Marrakech, qui est le centre d'action de celui-ci, est depuis des siècles en relation constante de caravanes et d'échanges avec le Taflet, avec le Sud-Oranais. L'agitation s'y devait donc répandre; et la lutte est engagée de tous côtés. Les colons, qui manœuvrent très habilement, ont donc réussi à faire naître des incidents qui leur servent de prétexte à demander la grande et décisive expédition qui doit leur donner le Maroc. Ou plutôt ils ne la demandent pas. Ils continueront à entraîner le gouvernement à duper et à engager la France. Jamais ils n'abandonneront le pays de leur dessin. Jamais ils ne lui expliqueront leur plan de campagne. Ils seraient bien embarrassés d'ailleurs pour dire à la France ce qu'elle trouvera au bout de l'aventure, comment elle échappera aux obligations de l'acte d'Algérie, et comment elle s'installera, au mépris de ses engagements internationaux, dans un pays dont l'invasion la plus brutale, la plus injuste, la plus inhumaine exaspère les haines contre nous.

Nous n'avons pas réussi à empêcher cette folie. Nous n'avons pas obtenu du gouvernement français qu'il donne, en cette question marocaine, l'exemple d'une large équité internationale qui aurait pu fournir un précédent pour le règlement de toutes les difficultés de cet ordre dans le monde. Et il devient plus malaisé tous les jours d'arrêter l'expédition sur la pente où elle se précipite par l'accumulation des fautes, ou involontaires ou préméditées. Le seul service que nous puissions rendre à la nation en cette déplorable aventure, c'est de dire inflexiblement la vérité, c'est de dissiper les mensonges et les légendes, pour que le pays puisse enfin se ressaisir et éviter au moins les plus dangereuses conséquences de l'entreprise où il s'est laissé jeter par ignorance, par inertie, peut-être aussi par cette complaisante sécurité pour l'abus de la force que les nations les plus policées ont hérité des âges barbares et qu'elles portent encore dans leur sang.

C'est dans l'intérêt de la vérité, de l'humanité, que nous nous sommes obstinés à faire la lumière sur cette horrible journée du 15 mars qui souille une page de l'histoire de la France. J'ai à peine besoin de faire remarquer à ceux qui lisent avec quelque esprit critique que les prétendus démentis qui m'ont été opposés par le président du conseil et par le ministre de la guerre ne font que confirmer mes paroles. Il résulte de la communication du président du conseil qu'il a eu comme moi connaissance d'une lettre écrite par un ingénieur au Maroc et qui disait : « Le 15, tout a été massacré; les enfants aussi et les femmes », et qu'il a conseillé à notre collègue de ne pas produire ce témoignage. Il résulte de la communication du ministre de la guerre que le capitaine Azou chargé de faire le récit de cette journée, a dû s'y reprendre à deux fois pour cette question du massacre des enfants et des femmes. Il avait d'abord jugé qu'il était simple de ne rien dire, d'écrire un voile épais sur cette lueur. Puis on lui a dit que cette réserve excessive provoquerait trop de commentaires, et il a été autorisé à avouer qu'il y avait eu, parmi les « blessés », des enfants et des femmes. Blessés seulement : les abus ont été d'une discrétion admirable. Qu'on en finisse avec ces ruses. La vérité est que, sur un rassemblement inoffensif d'hommes, d'enfants, de femmes, qui avaient fui devant l'invasion, nous avons fait pleuvoir la mort, que nous avons entassé dans le douar quinze cents cadavres d'hommes, d'enfants et de femmes; et un seul tué du côté de la France. Ce ne fut pas une bataille. Ce fut une boucherie.

Si j'insiste sur ces choses effroyables, ce n'est pas pour l'amour plaisir d'établir ces plaies faites à l'humanité, au droit, à l'honneur. C'est pour obtenir autant que possible que ces atrocités, dénoncées par nous, ne se renouvellent pas; c'est pour faire hésiter la conscience française sur la légitimité du coup de force que nous dirigeons contre tout un peuple et qui se traduit par d'aussi monstrueux attentats. C'est pour amener la France à se demander quelles semences de colère, de douleur et de haine elle sème là-bas, et quelle triste moisson lèvera un jour. C'est pour lui montrer, par un exemple saisissant, combien on lui cache la vérité, puisqu'on a réussi à ensevelir sous une épaisse couverture de silence et de mensonge un horrible drame qui, mieux connu d'elle, aurait soulevé les protestations de son cœur. C'est pour la mettre en garde contre la politique de violence, d'inhumanité, de dure exploitation qui nous créera de jour en jour des ennemis dans l'Indo-

China, surmenés d'impôts, comme elle accumule contre nous au Maroc des sentiments implacables. Enfin, pourquoi ne pas l'avouer? Quand un jour, après tout cet orage de violence et de mort, les meilleurs des Marocains, les plus clairvoyants, les plus généreux, comprendront que la civilisation européenne ne se résume pas dans ces horreurs, qu'ils essaieront de persuader à ces peuples farouches, ombrageux et meurtriers, qu'ils ne doivent pas rester fermés au progrès humain en haine des violences qui l'ont souillé, il faut qu'ils puissent dire qu'il y a eu des Français qui ont protégé pour le droit, contre la brutalité, contre le meurtre, contre notre façon de servir la patrie.

Hier & Aujourd'hui Les élections municipales

L'« Echo du Nord » ne se console pas de l'échec de sa combinaison des « Trois-Douze ». Dans son dépit, le parti du « canapé » s'oublie jusqu'à déclarer que le parti radical n'existe plus. C'est très drôle. Mais l'« Echo » va plus loin; la politique, selon lui, n'a rien à voir dans les élections municipales. Ecoutez-le : « Nous avons parlé des radicaux. Il n'a pas tenu à nous qu'ils n'aient, dans la liste de l'Union, une place que nous demandions. Nos lecteurs savent quels ont été nos efforts pour arriver à l'entente par faite de tous les partis anticléricals. La stupide politique, qui n'avait rien à voir dans la combinaison, est intervenue tout à coup, et l'intransigence de certains comités radicaux ne nous a pas permis d'aboutir ».

Eh oui, les radicaux, que l'intérêt personnel n'aveugle pas jusqu'à leur faire oublier ce que l'alliance avec les progressistes et les cléricaux a de répugnant, ont repoussé avec « intransigence » toute alliance à droite. D'ailleurs, les électeurs radicaux n'essent pas suivi leurs chefs maladroits, oubliant des principes posés dans le manifeste de leur comité exécutif. Son président, M. Delpech, sénateur de l'Ariège, n'a-t-il pas déclaré : « Que tous les éléments républicains, depuis les adhérents de l'« Alliance démocratique » jusqu'aux socialistes unifiés, doivent unir leurs forces contre la réaction ».

Cette règle sera suivie à Lille, et la « stupide politique » sera mordre la poussière à la coalition que soutiennent avec un ensemble étonnant, l'« Echo », la « Dépêche » et la « Croix ».

Les élections municipales sont des élections politiques, et c'est pour cela qu'elles auront une portée politique considérable. Est-ce que le caractère des renouvellements sénatoriaux de 1909 et de 1912, c'est-à-dire de deux tiers du Sénat, c'est-à-dire de deux cents sénateurs sur trois cents, dépendent pas des choix que feront les électeurs les 3 et 10 mai prochains? Est-ce que les députés des conseils municipaux ne formeront pas l'immense majorité des collèges électoraux qui renveront au Sénat la majorité de gauche ou la reporteront à droite? Quelle plaisanterie donc de venir nous dire : « Il n'y a dans la présente élection qu'une question qui compte : Qui ou non, voulons-nous que la ville de Lille continue à être bien administrée ? »

CHRONIQUE LE DESTIN

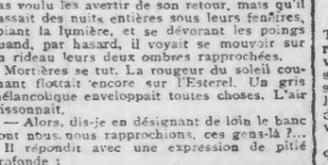
Mortières me poussa le coude. — Faisons un détour, veux-tu? J'aime autant ne pas me trouver en présence de ces gens qui sont là-bas assis sur ce banc... Il m'entraîna. Devant nous, Méditerranée étalait sa nappe d'un bleu dur, qui coupait net à l'horizon le ciel enflammé du couchant. — Qu'est-ce donc, demandai-je. Il eut un soupir. — Mortières comprit l'allusion. — C'est une sorte de remords obscur s'éveille en moi quand j'y songe. D'ailleurs, tu vas voir... Il tira nerveusement ses favoris, plissa le front, puis reprit : — Il y a de cela huit ans, non, neuf ans... neuf ans déjà. J'étais dans un cabinet de consultation, quand on fit entrer un inconnu dont la maigre malade m'impressionna. — Monsieur, me dit-il, en attachant sur moi des yeux brillants, des yeux si fiévreux, je veux divorcer. Je le priai de s'asseoir. L'interrogatoire habituel commença : — Avez-vous contre votre femme un grief valable? — Je l'aime de tout mon âme, monsieur. — C'est donc elle qui ne justifie pas vos sentiments à son égard?

— Ma femme est la plus tendre et la plus fidèle des compagnes. Je fis le geste d'étonnement que tu devrais, puis : — Connait-elle votre projet? — Nos volontés sont les mêmes. — Enfin, monsieur, où désirez-vous en venir? — Je souhaite que ma femme se remarie. Absourdité de balbutier : — Et vous connaissez... quelqu'un qui... — Oui, monsieur. Je n'avais plus qu'à m'adresser à mon fauteuil pour attendre des éclaircissements. Le visiteur étouffa dans son mouchoir une quinte de toux. — Je suis médecin, monsieur, me dit-il enfin, et, comme tel, le meilleur juge de l'état où je me trouve. J'ai les deux poumons atteints, je ne vivrai pas un an. En mourant, je laisserai à ma femme un petit héritage de 500 francs. C'est très drôle. Quel sera-t-elle? Tant d'aventuriers rôdent autour des jeunes veuves. Et je la sais sans défense, impressionnable, sans énergie... D'autre part, je ne veux pas prétendre qu'elle reste fidèle à son mari, que ma mort ne soit sa vie. Je dois donc penser à son avenir. Eh bien! monsieur, j'ai un ami, un ami d'enfance, que j'aime fraternellement, et dont l'affection pour moi ne s'est pas démentie une minute. Il est le seul qui soit entré dans l'intimité de mon ménage, et qui, par conséquent, connaît mes habitudes. J'ai en lui une confiance absolue. Il peut, il est le seul qui puisse prendre ma place et se substituer au protecteur que tu rends que Juliette va perdre en se perdant.

« Ici, des sanglots l'étrangèrent. Je voyais couler ses larmes sur ses joues affreusement pâles, sillonnées de plissements douloureux. Puis il continua : — J'en ai parlé à Lucien — mon ami s'appelle Lucien — vous pensez bien que d'abord il a trouvé ma proposition extraordinaire, choquante... Et puis il m'a répété l'antienne des espoirs de guérison... Mais, à-dessus, mon opinion est faite depuis longtemps... Il suffit de faire pour se rendre compte... Il s'interrompit. Puis, comme je gardais le silence, il reprit avec un sourire crispé : — Vous-même, d'ailleurs, vous n'osez pas me mentir... Bref, Lucien consent. Je vous épargne le récit des prodiges diplomatiques que j'ai faits pour arriver à ce résultat. Et vous voyez de ma femme, donc! Elle me jurait qu'elle se tuerait, qu'elle entrerait dans un couvent, que sais-je?... Mais une fois la première crise passée, je l'ai raisonnée avec tant de patience, j'ai si bien démontré la nécessité humaine de vivre, de conserver en souvenir éternel, mais pas en obstacle obéissant, l'image des disparus, je lui ai tant dit que si elle ne me faisait pas cette promesse, je mourais désespéré, que ce consentement était une façon suprême de me prouver son amour... Elle a fini par céder. D'ailleurs, je n'ignorais pas qu'elle avait envers Lucien une certaine affection, que ce consentement était la délicatesse nécessaire pour la consolation d'abord et pour la rendre ensuite heureuse... Ah! si vous saviez, monsieur, quelle torture ce fut pour moi de me voir ainsi, de me voir ainsi engagé réciproquement! J'avais une telle peur de disparaître brusquement, laissant derrière moi l'incertitude, le désastre, brisant une vie si chère par l'effondrement de la maison... Violentement, une nouvelle crise de toux lui ravit la parole. Quant à moi, je vous l'assure, j'étais bouleversé. Je ne croyais pas qu'un être humain put contenir autant de douleur... — Je viens donc, repêché, vous conjurer, monsieur, d'accomplir le nécessaire. Je suis prêt à toutes les démarches, je suis résolu à tous les stratagèmes. Obtenez notre divorce. La paix de mes dernières heures est entre vos mains. Je l'avoue que j'hésitai d'abord; puis je me dis : « Pourquoi serais-je plus avisé que cet homme, après tout? Médecin, il est juge de son état. Mais, il est maître de son bonheur. Il veut de moi une chose étrange, inaccoutumée, mais pas impossible... Il répara le surlendemain. La maladie le ravagait visiblement. Il me demanda si j'avais commencé les démarches. Il s'agissait pour le pauvre garçon de durer dix mois. Car il connaissait les femmes. Juliette avait promis par compassion. « Lui », mort, ne se croirait-elle pas libérée de l'engagement? — Pendant ces dix mois, tantôt des accès fiévreux, tantôt des accès de tristesse, tantôt des améliorations soudaines lui donnaient l'espoir de ne pas disparaître avant d'avoir accompli son œuvre. Mais durant ces dix mois aussi, quelque chose se produisit, quelque chose de bien naturel, qu'il n'avait pas prévu. Lucien était honnête homme. Juliette était la meilleure épouse qui fût. Ils n'avaient jamais été traversés par une pensée déloyale. Mais lorsque ces deux êtres pleins de forces, de santé, de vitalité, furent solennellement promis l'un à l'autre, ils commencèrent à s'aimer. La tendresse se développa d'abord en eux inconnuement, puis pénétra peu à peu leur cœur. Des essayèrent de se refuser, d'attendre. Mais elle était plus persévérante que leur volonté, plus forte que leur énergie. Ils

contenaient dès que le malade s'éveillait un peu de mieux; ils la libéraient quand une venue semblait rapprocher l'heure où il serait l'un l'autre. Un jour, le malheureux, dans un reflet de glace, surprit leurs baisers. Que faire? Faut-il répudier son ouvrage? Cet amour découvert, dont le spectacle le croyait, il l'avait espéré, préparé, imposé... Alors, il eut conscience que sa tâche était accomplie, que son rôle finissait. Il demeura dans sa chambre de journées entières, taciturne, tandis que les deux autres, dont la tendresse grandissait toujours, le croyait assoupi, chuchotant amoureusement dans la pièce voisine. Le coup aurait dû le tuer. Il vécut pourtant jusqu'à la célébration du mariage. Après avoir, avec un stoïcisme miraculeux, réglé tous les détails de leurs affaires, il quitta Paris, roulé dans ses couvertures. Son intention était de demander à des pays de soleil un heureux décor pour ses heures dernières. Or, était-ce l'effet du repos, du climat, des médicaments qu'il avait pris pour se prolonger? Le hasard, ou avait-il fait rencontrer un de ces remèdes qui guérissent à longue échéance? Je crois plutôt qu'il s'était suggéré un diagnostic trop pessimiste. J'attribue les accidents qu'il avait éprouvés à une lésion sans nature infectieuse. L'acharnement à se croire malade et à s'en désespérer devait être le principal agent de son état morbide... Bref, il ne mourut pas. Même, sa santé se rétablit avec une promptitude déconcertante. Il revint à Paris. Tu imagines, poursuivait Mortières, ce que fut alors l'angoisse de cet homme, qui sentait croître ses forces pour mener quelle noire existence! La situation que, moribond, il avait acceptée, le labourait de douleur, maintenant qu'il devenait de jour en jour un vivant. Je recus sa visite. Il m'avoua qu'il n'avait pas voulu le prévenir de son retour, mais qu'il passait des nuits entières sous leurs fenêtres, épiant la lumière, et se devant les poings sur un rideau luisant de deux ombres rapprochées. Mortières se tut. La rougeur du soleil couchant flottait encore sur l'Estère. Un gris mélancolique enveloppait toutes choses. L'air frissonnait. — Alors, dis-je en désignant de loin le banc dont nous nous rapprochions, ces gens-là? Il répondit avec une expression de pitié profonde : — Je les reconnais tous les trois. Ce sont eux. Pourquoi sont-ils ensemble? Les a-t-il suppliés de lui épargner la solitude? Res-tentés près de lui par commisération, par reconnaissance? Je n'en sais rien... A ce moment, ils se levèrent. L'aperçus la femme, qui portait encore sur son visage les signes de la beauté, de son mari... et l'autre, morne, bête, regardant sans qu'une flamme animât ses yeux, touchant sa barbe avec une main dont la maigreur évoquait le déclinement d'un squelette. Ils partirent. Et mon cœur se serra tandis que je mesurais quelle détresse pesait sur eux, quelle détresse effroyable et mystérieuse, et quelle lassitude vaincue était dans la démarche de ce malheureux qui n'avait pas pu mourir. Paul REBOUX.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.



longtemps à la commission administrative de la section.

Malgré les constatations préalables, il arrive encore qu'on prend des cas de lésion pour des débris et que les gens risquent d'être entraînés vivants. C'est ainsi qu'à Tonbridge (comté de Kent), une jeune femme, Miss Carlton, qu'on croyait morte, venait d'être placée dans son cercueil, et on allait fermer celui-ci, lorsque son mari découvrit un baiser sur son front. A sa grande surprise, il constata un léger mouvement sur le visage de la « défunte ». Un médecin fut appelé et, après des soins énergiques, on parvint à la ramener à la vie. Elle déclara qu'elle s'était parfaitement rendu compte de tout ce qui se passait autour d'elle depuis sa prétendue mort.

La Fête du 1er Mai

A Paris, en Province, dans la région la Fête des Travailleurs a été célébrée dans le plus grand calme.

A PARIS

Le calme fut général. — Quelques arrestations pas maintenues. — Le chômage décrété par les entrepreneurs du bâtiment. La journée du 1er mai, malgré les attentes de la réaction, fut le calme d'une grande fête des Travailleurs de façon presque générale dans toute la France. Paris resta dans l'ordre.

La journée du 1er mai, malgré les attentes de la réaction, fut le calme d'une grande fête des Travailleurs de façon presque générale dans toute la France. Paris resta dans l'ordre. Les manœuvres syndicales des entrepreneurs du bâtiment avait décrété le chômage par une circulaire aux entrepreneurs : « Les ouvriers qui accepteraient de travailler le 1er mai risquant de se signaler ainsi à l'animosité des militants syndicalistes, nous estimons qu'il serait bon de fermer vos chantiers ce jour-là. » Tous les entrepreneurs s'étaient conformés à cette décision. C'était du côté de la Bourse du Travail qu'on craignait surtout un « coup de chien ». Voici quelques impressions de la réunion qui y fut tenue hier matin.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

LES ELECTIONS MUNICIPALES Les Candidats du Parti Socialiste A LILLE Bruno VANCANEGHEM Le citoyen Vancaneghem, garçon de magasin, est né en 1874, à Lille. Il appartient depuis longtemps à la commission administrative de la section. Sa propagande favorisa le groupement des travailleurs de l'industrie textile, et leur syndicat est un peu son œuvre. Coopérateur et militant socialiste, il fut délégué à de nombreux congrès.

A SAINT-ETIENNE

Une réunion a eu lieu à la Bourse du travail, mais c'est à peine si une centaine de personnes y assistèrent. On y a discuté et bu un punch. Quant aux mesures d'ordre, elles sont réduites à leur plus simple expression. Les agents littiers sont doublés dans les rues, la gendarmerie, dont un peloton est prêt à partir, est consignée et un escadron de hussards tient ses chevaux sellés.

A TOULON

Depuis longtemps on n'avait vu à Toulon une journée du 1er mai aussi calme. Cependant on s'attendait à des incidents à la suite de la scission profonde qui se produisit cette année au sein de la Bourse du Travail. Deux manifestations différentes en ont résulté et toutes deux se sont formées sur un même point, c'est-à-dire sur la place Louis-Bianc, devant la Bourse du Travail. Les deux manifestations se sont terminées sans incident. Les uns se sont dirigés vers le casino et les autres vers le marché couvert, parcourant les rues en chantant l'Internationale, musique et drapeaux rouges en tête. Au passage des coups de sifflets sont lancés à l'adresse de plusieurs grands magasins qui avaient ouvert leurs portes et gardé leur personnel. La police suit à distance, mais à aucun moment elle n'a intervenu. Dans l'arsenal, la moitié du personnel est sur les travaux, et la préfecture maritime signale 3.500 entrées sur 6.000. Les entrées se sont effectuées dans le plus grand calme. De nombreux curieux s'étaient portés aux abords des deux arsenaux, mais les travailleurs sont entrés sans être molestés. Le maire avait pris un arrêté le 30 avril annonçant que les bureaux de tous les services municipaux seraient fermés le 1er mai.

A BREST

Dès le matin, les portes de l'arsenal ont été gardées militairement. L'entrée des ouvriers s'est faite dans le plus grand calme; on ne constata guère que 300 absences au travail. Les chantiers de la ville eurent leur aspect habituel. Quelques centaines de chômeurs se sont réunis à 9 heures, avec les ouvriers du port, en un meeting à la Bourse du Travail, et le citoyen Pataud, de la C. G. T. et du syndicat des électriciens de Paris, assistaient à cette réunion très calme.

A ROCHEFORT

Rochefort, 1er mai. — Au moment où devait s'effectuer la rentrée des ouvriers, une manifestation s'est produite sur la place de la Majorité, à 50 mètres de la porte de l'Arsenal. Un individu ayant refusé de circuler, et ayant injurié les agents, on procéda à son arrestation, qui fut suivie d'une bagarre. Le sous-préfet, qui se trouvait sur le lieu de la manifestation, fit intervenir la gendarmerie à cheval. Au cours de la bagarre, trois arrestations ont été opérées, mais elles n'ont pas été maintenues.

UN PEU PARTOUT

A Lyon, à Rouen, à Cherbourg, à Lorient, à Rochefort, à Montcau-les-Mines, à Besançon, à Nantes, au Creusot, tout se passa dans le meilleur ordre et les nombreuses conférences organisées se firent sans aucun trouble.

A BERLIN

Berlin, 1er mai. — La fête socialiste du 1er mai s'est écoulée jusqu'à présent sans incident. De très nombreuses réunions ont été organisées pour la matinée et pour ce soir, après-midi, par le parti et les syndicats. Partout figurent à l'ordre du jour des conférences sur la signification du 1er mai. Le « Vorwärts » déclarait ce matin que le 1er mai doit être aussi, cette année, une manifestation électorale. La police a pris les mesures habituelles et d'imposants barrages coupent les rues. Elle ne semble pas, néanmoins, s'attendre à de graves manifestations. Les quartiers du centre, Friedrichstrasse et les Tilleuls, ont leur physionomie habituelle. Les réunions se sont terminées sans le moindre désordre.

A BORDEAUX

Les ouvriers et ouvrières des trois manufactures de tabacs et allumettes ont pris congé, comme tous les ans, au nombre de 1.250. Le plus grand calme n'a cessé de régner dans la ville toute la journée.